49

ESSAI
SUR LE RHUMATISME,

PRÉSENTÉ

A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

PAR HYPOLITTE BLANQUET, de Javols, Canton de Serverettes, Département de la Lozère.

Mutationes temporum maxime pariunt morbos, et in ipsis temporibus magnæ mutationes aut frigoris, aut æstus et alia pro ratione eodem modo. HIPP. *aph.*

A MONTPELLIER,
Chez TOURNEL, père et fils, Imprimeurs - Libraires de l'École de Médecine, rue de l'Aiguillerie, N°. 43.

AN VII, R. F.

Au meilleur des Pères.

Vos leçons et votre exemple m'ont sans cesse dirigé vers l'amour du bien et de l'humanité ; vous m'avez peint, sous des couleurs si avantageuses, le Citoyen vertueux, auquel des connaissances utiles concilient l'estime et la confiance de ses semblables, que je n'ai soupiré qu'après le moment où je serais capable de payer à la société le tribut qui lui est dû. L'état de médecin, qui suppose l'amour des hommes et le pouvoir de soulager leurs maux, m'a paru le plus propre à remplir mon but, et s'est trouvé conforme à mes inclinations. En vous offrant mes prémices, dans la carrière honorable que j'ai embrassé, j'éprouve deux sentimens bien opposés ; l'un est produit par la modicité de mon ouvrage, l'autre me rassure, en me persuadant que vous me tiendrez compte de ma bonne volonté.

Le plus soumis des fils,

HYPOLITE BLANQUET.

ESSAI
SUR LE RHUMATISME.

LE jeune homme qui vient d'entrer dans la carrière médicale, étonné des difficultés sans nombre qui s'opposent aux progrès de ses lumières, ne tarde pas à en découvrir la source : il la trouve dans la fureur des systèmes qui presque toujours substitue à la vérité des conceptions ingénieuses, préfère le brillant au solide, et méconnoit les règles sévères de l'analyse, qui seule peut fournir des données certaines. L'orgueil de l'esprit humain, le desir immodéré de la gloire et de la célébrité, font tomber les plus grands génies dans l'erreur, toujours au détriment de la science, dont la marche est entravée par des hypothèses qui causent des maux irréparables, avant qu'on en ait reconnu le vide et la futilité. L'aveugle présomption qui trop souvent guide les écrivains, leur fait croire que rien n'est au-dessus de leur portée : loin d'étudier l'ordre de succession des phénomènes, loin de rapporter leur affiliation à un principe qui suit ses lois propres d'après lesquelles il gouverne l'économie animale, ils prétendent les expliquer et les plient à leurs conceptions grossières ; de là cette foule de théories mécaniques qui sont l'opprobre de la médecine, et dérivent de l'application vicieuse de quelques sciences qui n'ont qu'un rapport indirect avec elle.

Nos connoissances devenant d'autant plus obscures que nous nous éloignons davantage des objets sensibles, et la nature des causes morbifiques se trouvant dans ce cas, il n'est pas étonnant que sa recherche soit devenue une source féconde d'erreurs. A force de vouloir tout expliquer, on a fini par ne plus s'entendre; et l'étiologie des maladies s'est obscurcie à mesure qu'on a substitué à l'observation et à l'analyse la théorie et le raisonnement. Le rhumatisme s'est particulièrement ressenti de cette manière vicieuse de philosopher; je vais tâcher d'en donner une description aussi exacte qu'il me sera possible. Les faits étant posés, rien n'empêchera d'en tirer les conséquences.

Les anciens n'avoient pas des idées bien précises sur le rhumatisme; on croiroit même qu'il leur étoit inconnu, si dans leurs traités des maladies arthritiques on ne le trouvoit décrit assez exactement; témoin ce passage du livre d'*Hippocrate*, intitulé, *de affectionibus: arthritis morbus cum detinet corporis articulos ignis et dolor invadit, corripit etiam acuta, et in alium atque alium articulum dolores acutiores, et leviores decumbunt..... Junioribus magis quam senioribus contingere solet, &c. &c. Trallianus*, en décrivant la podagre, se sert indistinctement du mot rhumatisme; *Aretée* et un grand nombre d'autres écrivains de son temps, n'ont pas distingué de la goutte la maladie qui nous occupe. Les modernes ont répandu un grand jour sur une matière si obscure, que leurs recherches multipliées laissent encore quelque chose à desirer. Cette considération, jointe à la conviction intime de la foiblesse de mes moyens, auroit dû m'empêcher de traiter un sujet contre lequel ont échoué les efforts de tant d'écrivains; mais un sentiment bien cher à mon cœur, celui de la reconnoissance et de la piété filiale, m'en fait un devoir sacré. L'espoir d'adoucir les douleurs qui tourmentent depuis long-temps un père aussi respectable que chéri, a suffi pour me faire franchir les obstacles qui se sont offerts en grand nombre. S'il ne trouve pas dans mon travail le soulagement à ses maux, du moins il y reconnoîtra les efforts d'un fils sensible et reconnoissant.

Je connois trop l'inconvénient des définitions, et les relations multipliées qu'entretient le rhumatisme avec plusieurs autres maladies, pour

que j'aie la prétention de le définir d'une manière exacte. Il me suffira d'énoncer les caractères généraux auxquels on peut le reconnoître. Il est plus fréquent dans les climats froids que dans les pays chauds, et paroît ordinairement en automne et au printemps. Les malades éprouvent des douleurs violentes dans les grandes articulations; les muscles n'en sont pas exempts, et elles se communiquent d'une jointure à l'autre en suivant leur direction. Les parties affectées sont engourdies, tiraillées et distendues. Ces douleurs sont, tantôt avec fièvre, tantôt sans fièvre; de là la division du rhumatisme en aigu ou fébrile et en chronique (1).

Du Rhumatisme aigu.

Le rhumatisme aigu débute par un accès de froid qui ne tarde pas à être remplacé par la chaleur, la soif, la douleur de tête et tous les symptômes qui caractérisent une violente pyrexie; le pouls est fréquent, plein et dur, néanmoins son rithme varie suivant la nature de l'affection

---

(1) La goutte a la plus grande analogie avec le rhumatisme, néanmoins elle en diffère essentiellement et l'on pourra éviter toute méprise à cet égard en faisant attention aux signes suivans.

1°. Le rhumatisme est communément dû à l'action d'une cause externe et évidente, telle que le froid ou l'humidité. Il se fixe sur les grandes articulations, et attaque rarement celles qui sont situées au dessous des jarrets et des poignets; enfin son invasion est subite.

La goutte au contraire survient sans cause externe et évidente, attaque les petites articulations et s'annonce quelque tems à l'avance par des dérangemens dans l'estomac, et porte des impressions funestes sur plusieurs viscères avant qu'elle ne soit fixée sur les articulations.

2°. Le rhumatisme attaque les gens robustes et à la fleur de l'âge; souvent ils n'en sont affectés qu'une fois dans leur vie: il est rare au contraire que la goutte se déclare avant l'âge de trente-cinq ans époque où le système commence à décliner, une fois déclarée, elle revient périodiquement en automne et au printems, comme l'observe *Tralles*.

3°. La matière rhumatismale est très-mobile, tandisque la goutte est fixe, du moins lorqu'elle est récente, et n'acquiert qu'à la longue cette grande mobilité qui la rend susceptible de se porter rapidement sur toutes les parties du corps,

avec laquelle le rhumatisme se complique ; ainsi, tantôt il retient le mode particulier à l'état phlogistique, tantôt celui de l'état bilieux, tantôt celui de l'état pituiteux ; la fièvre s'allume avec une intensité plus ou moins considérable. Elle est rémittente et ses redoublemens se font durant la nuit. Après un ou deux jours, le malade se plaint d'une douleur insupportable dans les grandes articulations. Celles des genoux sont communément attaquées les premières : la peau qui les recouvre devient rouge et se tuméfie ; quelquefois cependant on n'observe ni rougeur ni tumeur. Les articulations des épaules, des bras et des poignets, sont bientôt affectées de la même manière, ou simultanément, ou successivement. La matière rhumatismale est si mobile, qu'on ne peut s'assurer qu'elle restera long-temps dans le lieu qu'elle occupe. Souvent, après avoir parcouru tous les membres, elle se fixe de nouveau et à plusieurs reprises sur les articulations qu'elle avoit abandonnées. *Sydenham* paroît avoir donné une bonne idée de cette maladie, lorsqu'il dit : *æger atroci dolore nunc in hoc nunc in illo artu infestatur, in carpis humeris, genubus præsertim, qui locos subinde mutans vicissim illos occupat.* Quelques auteurs prétendent que les muscles et les aponévroses sont attaqués comme les articulations : de ce nombre sont *Rivière*, *Hoffmann*, *&c.* D'autres au contraire, assurent que ces dernières le sont exclusivement. On peut les concilier en admettant avec *Cullen*, que le système musculaire est souvent affecté, mais non pas d'une manière constante et invariable.

Lorsque le rhumatisme aigu est parvenu à son apogée, il n'est pas rare que la matière qui l'entretient se porte sur divers organes, tels que les poumons, la plèvre, les yeux, les machoires, &c. *Stoll* a vu une inflammation d'estomac produite par une semblable métastase ; lorsqu'elle se fait sur les lombes, il en résulte une affection singulière, connue sous le nom de *lombago*, et caractérisée par une douleur fixe qui s'étend jusques vers le milieu de l'os sacrum, et imite si bien la colique néphrétique, qu'il est facile de s'y méprendre. A la vérité, le malade ne vomit pas comme dans cette dernière maladie ; mais outre la douleur des reins, il en éprouve une autre qui se propage le long des urétères

et ne diffère de celle qui est produite par le passage d'un gravier dans ces canaux, qu'en ce qu'elle est moins violente.

On trouve dans *Stoll* la description d'une espèce de rhumatisme qu'il attribue à l'usage prématuré des astringens dans la dyssenterie, et du quina dans les fièvres intermittentes d'automne. Il règne durant les constitutions bilieuses, succède aux fièvres gastriques négligées ou traitées mal-à-propos par les sudorifiques et la saignée. Suivant cet illustre auteur, les matières bilieuses passent dans les secondes voies et sont portées jusqu'à l'extrémité des vaisseaux exhalans et notamment sur ceux qui environnent les articulations. La fièvre est modérée et s'accompagne des signes propres à la diathèse bilieuse.

Telle est la description du rhumatisme aigu qui attaque ordinairement les gens robustes et à la fleur de l'âge, surtout ceux qui habitent les pays froids et humides, les voyageurs, les militaires et cette portion précieuse de la société que son genre de vie expose aux intempéries de l'air. Sa durée n'est pas fixe, et la fièvre qui l'accompagne s'étend jusqu'au 14, 20 et 30 et même 40.ème jour. Il est à-peu-près étranger à l'enfance et à la vieillesse : les femmes y sont moins sujettes que les hommes ; mais en revanche il leur est plus funeste, (1).

Cette maladie affecte plusieurs voies de solution ; lorsqu'elle est compliquée avec la diathèse inflammatoire, elle se termine par les hémorrhagies, les sueurs, et un flux abondant d'urine qui, de claire et transparente qu'elle étoit, devient trouble et dépose un sédiment briqueté. Lorsqu'elle est sous l'influence de la diathèse bilieuse, on la voit se terminer par les selles, les sueurs et les urines. Malheureusement ses

(1) *Aretée* nous en donne l'explication dans ce passage. *Quod enim neque usitatum neque familiare est, id si quâ urgente causâ potentius evaserit, violentum cum sit, majorem calamitatem affert.* Pour se convaincre de cette vérité, on n'a qu'à faire attention d'un coté, à la facilité qu'acquiert le principe de vie à concevoir et exécuter les actes que suscite une maladie conforme à l'âge, au sexe et au tempérament du sujet ; de l'autre, à la gêne et au trouble qu'il doit éprouver, lorsque ses mouvemens sont forcés à se coordonner à un état opposé dont il n'a pas l'habitude.

terminaisons ne sont pas toujours aussi avantageuses ; *Le Roy* a vu survenir l'ankilose des vertèbres ou des articulations, des concrétions tophacées et l'hydropisie de l'article ; *Sydenham* et *Baglivi* nous ont transmis des observations analogues ; en outre, ils ont vu la paralysie, l'endurcissement et la rétraction des muscles. Il est peu de Français qui n'aient entendu parler du fâmeux *Couthon*, dont le nom seul excite des sentimens d'indignation et d'horreur : on sait que la difformité de son corps répondoit à la noirceur de son ame. Voici l'origine de sa maladie : un mari jaloux voulant venger sur lui le déshonneur dont sa femme l'avoit couvert, il se déroba à ses poursuites en se tenant caché dans un endroit marécageux, où il avoit de l'eau jusqu'à la ceinture. Cet asyle lui devint fatal, car il fut bientôt attaqué d'un rhumatisme violent qui se termina par la paralysie et l'atrophie des extrémités inférieures. Le même accident s'étoit déjà déclaré dans les extrémités supérieures, lorsque la justice nationale hâta les efforts de la nature qui tendoient à la destruction de cet être immoral.

Des causes et de la nature du Rhumatisme aigu.

Parmi les causes prédisposantes du rhumatisme aigu, on doit ranger la suppression des hémorrhagies habituelles, celle du flux menstruel et hémorrhoïdal ; l'usage des alimens grossiers, l'habitation des lieux froids et humides, l'abus des liqueurs spiritueuses, l'excès dans les plaisirs de la table, et une constitution pléthorique. En général, dit *Selle* (med. clin. tom. 1.), la cause prédisposante de cette maladie, est une gêne de la circulation dans les viscères du bas-ventre ; *Hoffmann* l'attribue aussi au ralentissement de la circulation ; il cite deux observations qui semblent militer en sa faveur ; il est question dans l'une et l'autre d'un rhumatisme décidé par une forte ligature faite sur les extrémités inférieures au-dessous du genou et du pied. Il est certain qu'il existe une disposition morbifique chez les personnes sujettes au rhumatisme (1), même

(1) *Morbi sensim fiunt, statim verò adoriuntur.* HIP.

avant qu'il ne se déclare, *sanguis ægrotat*, suivant l'expression de *Baillou*; mais il n'est pas prouvé qu'elle consiste toujours dans le ralentissement de la circulation.

Sydenham, *Tissot*, *Cullen*, *Pringle*, s'accordent tous à dire que la suppression de la transpiration est la cause occasionnelle excitante la plus commune du rhumatisme : qu'on interroge soigneusement les malades qui en sont attaqués, on se convaincra qu'ils se sont exposés à un air froid après s'être livrés à un exercice violent ; c'est ce qui arrive souvent aux habitans de la campagne et aux militaires qui sont dans des alternatives continuelles de chaud, de froid et d'humidité.

On a beaucoup divagué sur la cause déterminante essentielle du rhumatisme aigu : les uns ne la distinguent pas de celle qui produit la fièvre inflammatoire ; d'autres, parmi lesquels on compte *Baillou*, *Charles Lepoix* et *Hoffmann*, l'attribuent à une sérosité âcre fixée sur les articulations. Examinons ces deux opinions et tâchons d'adopter la meilleure. J'observe contre la première opinion, qu'il existe un grand nombre de différences entre l'inflammation rhumatismale et l'inflammation exquise ; je vais les tracer rapidement.

1°. Dans le rhumatisme le sang se recouvre d'une coëne beaucoup plus considérable et plus consistante que dans les vraies phlegmaties ; *Pison* assure que la proportion de la sérosité au cruor y est de : : 12 : 1.

2.° Le rhumatisme est communément exempt de danger, se prolonge au-delà du 20, 30 et même 40.ème jour ; la matière qui l'entretient est rebelle aux actes de coction et de crise, se dissipe par résolution à des époques très-éloignées, et ne se convertit jamais en pus ; les maladies inflammatoires au contraire, ne sont jamais exemptes de danger, parcourent leurs périodes avec rapidité et obéissent aux actes de coction et de crise.

Ces différences sont assez saillantes pour engager un homme prudent à ne pas considérer le rhumatisme comme essentiellement inflammatoire. On se rapprochera de l'observation et de l'expérience, en reconnoissant avec le Professeur *Dumas*, que la diathèse phlogistique peut exercer sur lui une influence marquée, mais ne le constitue pas.

Un examen rigoureux des phénomènes me force à adopter la seconde opinion, que les considérations suivantes rendent très-plausible.

1.° Toutes les humeurs du corps humain ont pour base une quantité plus ou moins considérable de sérosité qui sert de véhicule aux divers principes dont elles se composent. Elle peut être altérée par la prédominance des parties âcres, salines et stimulantes qui se manifestent principalement dans l'urine, la bile et les sueurs, par les émanations des organes et le mélange de l'humeur perspirable ; c'est à cette dernière circonstance qu'on doit attribuer en grande partie les qualités acrimonieuses de la matière rhumatismale. Il faut convenir néanmoins que la suppression des évacuations sanguines, le passage et le séjour des matières bilieuses, pituiteuses ou muqueuses dans les secondes voies, tendent à produire le même effet (1).

2.° S'il est vrai qu'une cause ne peut être mieux étudiée que dans les phénomènes qu'elle produit, nous ne tarderons pas à nous faire une idée assez juste de celle du rhumatisme. On voit survenir, au grand avantage des malades, une éruption galeuse partielle ou générale, des phlictènes remplies d'une sérosité âcre (*Tissot*), des ulcères aux jambes, dont la cicatrice s'obtient difficilement, comme l'observe *Hoffmann*. En outre, la matière rhumatismale est rebelle aux actes de coction et de crise, quoiqu'elle s'accompagne d'une irritation considérable, et lorsqu'elle donne naissance à des tumeurs critiques ; analogues à celles que *Storck* décrit dans son *Annus medicus*, t. 2, pag. 116 ; le fluide abondant auquel on donne issue par l'incision, présente tous les caractères d'une humeur séreuse, âcre et crue, ce qui, joint à ce qui a été dit plus haut, suffit pour nous prouver que la cause essentielle du rhumatisme consiste dans une dégénération acrimonieuse de la sérosité.

---

(1) Le *serum acre* de *Baillou* a été considéré comme cause matérielle du rhumatisme, mais s'il faut suivre les idées de cet auteur, il le produit très-rarement ; car il se forme, lorsque la sérosité ayant été dissipée les parties acres des fluides prédominent. De toutes les saisons, celle de l'été serait donc la plus favorable à sa production et par conséquent à la formation du rhumatisme, ce qui n'arrive pas.

Avant de passer au traitement du rhumatisme, je dois observer qu'il existe indépendamment de différentes affections qui le compliquent ordinairement ; aussi leur destruction n'entraine pas la sienne, et lorsqu'on a dissipé l'état inflammatoire, bilieux ou pituiteux, lorsqu'on a attaqué les différens virus qui l'entretiennent, il subsiste encore, et exige un nouvel ordre de moyens curatifs.

TRAITEMENT.

Connoître les élémens dont se composent les maladies, apprécier au juste leurs complications, tel est le but que doit se proposer un médecin éclairé, dont les démarches sont guidées par une analyse sévère. Le rhumatisme se présentant sous divers états, il seroit ridicule de le soumettre à une seule méthode curative. On n'oubliera pas qu'il appartient aux maladies fluxionnaires, et surtout on aura présent à l'esprit ce passage d'*Hippocrate : qualia sunt tempora tales sunt et morbi et constitutiones ex ipsis.*

Lorsque la diathèse inflammatoire domine, ce qu'on reconnoit à la fréquence, à la dureté du pouls et à l'irritation violente de tout le système, on a recours à la méthode anti-phlogistique. La saignée est recommandée par tous les auteurs ; *Baglivi* en a retiré les plus grands avantages ; *Baillou* dit, *laudamus phlebotomiam in hoc morbo quam salutare remedium esse testamur* ; *Sydenham*, *Cullen* et *Pringle*, n'en sont pas moins partisans : ils veulent qu'on la répéte trois ou quatre fois. J'observe néanmoins qu'il faut être réservé sur l'usage d'un moyen qui n'est utile qu'accidentellement. Les différences que j'ai établi entre l'inflammation exquise et l'inflammation rhumatismale, méritent d'être prises en considération ; d'ailleurs, *Marquet*, *Stoll* et même *Sydenham*, ont observé que les saignées copieuses et multipliées, si vantées par un grand nombre de médecins, donnent lieu à des convalescences longues et pénibles (1).

L'effet de la saignée qu'on doit proportionner à la violence de la

(1) *Stoll* dit à ce sujet *verum vim medicationis hujus, mali diuturnitas non rarò elusit viresque ægrorum citius ac morborum fregimus.*

fièvre, est aidé au moyen des lavemens émolliens, et des boissons tempérantes, parmi lesquelles on choisit la tisane d'orge ou de riz, le petit lait dans lequel on exprime le suc d'un citron ou qu'on aiguise avec la crême de tartre; on peut encore se servir d'une décoction de tamarin ou d'une émulsion nitrée. Lorsque les articulations sont engorgées et tuméfiées, on les dégorge par l'application des sangsues, qui ont l'avantage de suppléer en grande partie aux saignées générales. La violence des douleurs exige quelquefois des narcotiques; mais ils ne conviennent qu'autant que les souffrances sont excessives et les veilles continuelles. Alors on donne avec succès le syrop de diacode, à la dose d'une once, ou bien quinze gouttes anodines de *Sydenham*, dans un véhicule approprié; quant aux topiques sur les parties affectées, l'observation prouve qu'ils sont généralement nuisibles; le mieux est de les recouvrir avec une flanelle fine. Néanmoins la vapeur de l'eau chaude dirigée au moyen d'un appareil convenable, contribue à diminuer la tension et l'engorgement des parties douloureuses.

L'usage de ces moyens joint à un régime sévère, suffit ordinairement pour calmer la fièvre; ils doivent être remplacés par des remèdes propres à détourner la fluxion et à corriger et évacuer la matière âcre qui la constitue. Dans cette vue on prescrit les purgatifs, les diurétiques et les sudorifiques. Les purgatifs ont le double avantage de nettoyer le tube intestinal et d'y attirer une partie de la matière morbifique, à raison de la sympathie qu'il entretient avec les articulations, d'après l'observation de *Geoffroy* et *Quarin* (1). On donne la préférence à ceux qui jouissent d'une activité modérée, comme la manne, la rhubarbe, les tamarins et la crême de tartre. Après avoir purgé le malade une ou deux fois, suivant qu'il existe des signes de gastricité plus ou moins considérables, on a recours aux diurétiques et aux sudorifiques, qu'on donne ou séparément ou combinés ensemble.

Parmi les sudorifiques on choisit l'esprit de Mindérérus, qu'on fait prendre dans un verre de petit lait à la dose de dix gouttes, ce qu'on peut répéter trois ou quatre fois dans la journée. Le rob de sureau, le Kermès

(1) *Acre enim perspirabile commodissime ad intestina transfertur atque illinc evacuatur.* BURS.

minéral, l'antimoine diaphorétique et l'esprit volatil de corne de cerf, sont des remèdes d'une efficacité reconnue; car ils favorisent les mouvemens de la nature, qui cherche à se débarrasser par les sueurs. La décoction de polygala, ou bien l'infusion des fleurs de sureau et de coquelicot, à laquelle on ajoute le rob de sureau, dont la dose peut être portée graduellement jusqu'à trois onces par jour, remplit très-bien l'indication qui se présente, pourvu qu'on prescrive chaque soir un julep fait avec deux drachmes rob de sureau, quinze gouttes esprit de Minderérus, un grain kermès minéral, vingt grains de nitre.

Monro, *Geoffroy*, *Robert Witte*, donnent les plus grands éloges au nitrate de potasse qu'ils ont porté successivement à une once et même une once et demie par jour. Ce sel provoque les urines, les sueurs et les selles; trois moyens de solution qu'affecte le rhumatisme. On peut donc le donner à la dose d'une once dans deux pintes de tisane de réglisse ou de chiendent.

Si les douleurs ne cèdent pas à ce traitement diversement modifié, on a recours à des moyens plus énergiques, tels sont les vésicatoires, les ventouses sèches et scarifiées, l'opium combiné avec le camphre et le nitre, (combinaison si vantée par *Hoffmann*), les purgatifs unis aux sudorifiques, qui impriment à tout le système des mouvemens opposés propres à rompre et détourner la fluxion. Il faut néanmoins convenir que cette méthode perturbatrice ne peut être mise en usage si la fièvre subsiste encore, et si l'on n'a pas épuisé toutes les ressources que fournit la méthode analytique.

Jusqu'ici j'ai considéré le rhumatisme comme inflammatoire, mais il se présente souvent avec les signes propres à la diathèse bilieuse ou pituiteuse. On voit déjà que la saignée est nuisible dans ces sortes de cas, à moins qu'il n'existe une complication du génie phlogistique: ici brille l'émétique, que *Morton* recommande, mal à propos, d'une manière générale; on le donne hardiment lorsque l'estomac est surchargé de matières gastriques; son action se répète sympathiquement sur l'organe cutané, dont les pores ne tardent pas à s'ouvrir. Il n'est pas besoin d'observer que son administration doit être précédée par l'usage des bois-

sons incisives. Si la turgescence est inférieure, on donne un purgatif, qui ne contribue pas peu à déplacer la matière rhumatismale : vient ensuite l'usage des tisanes laxatives faites avec les tamarins et la crême de tartre. L'eau stibiée remplit le même but et provoque la transpiration. Il convient d'insister sur les évacuans jusqu'à l'entière disparition des signes de gastricité : alors la maladie étant réduite à son état simple, on l'attaque par les diaphorétiques et les sudorifiques, comme dans l'espèce précédente.

Avant de terminer ce que j'ai à dire sur la cure du rhumatisme aigu, je dois parler de quelques accidens qui méritent d'être connus du médecin. La matière rhumatismale abandonne quelquefois les articulations et se porte sur le cerveau, le poumon, la plèvre, l'estomac et la vessie. Le danger est imminent, mais on le prévient par l'application des vésicatoires sur les parties primitivement affectées, par l'emploi des sinapismes, des pédiluves et de la saignée pratiquée dans les endroits les plus éloignés de l'organe sur lequel s'est opérée la métastase. Si les révulsifs ne suffisent pas, on a recours aux dérivatifs, administrés selon la théorie générale des fluxions.

Lorsque la fièvre qui accompagne le rhumatisme suit une marche périodique, lorsque les redoublemens sont violens et les intermissions sensibles, il faut recourir au quinquina : *tanquam ad sacram anchoram.*

Du Rhumatisme Chronique.

Le rhumatisme chronique succède ordinairement à l'aigu; néanmoins il s'établit quelquefois d'une manière lente et insensible. On peut le reconnaître aux caractères suivans : il n'y a pas de pyrexie, les articulations sont froides et roides, sans rougeur et sans tuméfaction, les douleurs augmentent par l'action du froid et les variations de l'atmosphère. Il attaque ordinairement les extrémités; néanmoins il n'est aucune partie du corps sur laquelle il ne puisse se fixer, aucune forme qu'il n'affecte; souvent il est accompagné des symptômes de la pleurésie, de la péripneumonie, de l'inflammation de l'estomac ou des intestins.

Les causes éloignées du rhumatisme chronique ne diffèrent pas de celles que j'ai assigné à l'espèce aiguë. Les principales sont la suppression des évacuations accoutumées, l'habitation des lieux froids et humides, et l'usage des alimens grossiers, salés et épicés. Quant aux causes prochaines, on peut admettre avec *Cullen*, l'atonie des capillaires sanguins et lymphatiques des parties affectées. L'épaississement de la lymphe et de l'humeur synoviale, admis par la grande majorité des praticiens, me paraît encore jouer un grand rôle dans cette maladie, dont la véritable origine doit être rapportée à l'acrimonie de la sérosité, ainsi que je l'ai déjà observé.

Le rhumatisme chronique se fixe ordinairement sur les articulations destinées aux grands mouvemens ; il est si opiniâtre, qu'il ne disparaît qu'après avoir tourmenté les malades durant plusieurs mois et même plusieurs années. Abandonné à lui-même ou mal traité, on le voit se terminer par le marasme, la fièvre lente, les nodosités et l'ankilose des articulations, la paralysie et l'hydropisie de l'article.

D'après ce qui a été dit relativement à l'état des solides et des fluides dans le rhumatisme chronique, les indications ne sauraient être douteuses ; il faut atténuer et dépurer les humeurs, détruire l'engorgement des parties affectées et évacuer la matière morbifique par toutes les voies possibles.

La saignée est généralement nuisible ; néanmoins si le sujet est robuste et sanguin, on peut, suivant l'avis de *Sydenham*, la pratiquer à des distances éloignées ; elle est indispensable lorsqu'il y a suppression du flux hémorroïdal ou des règles. Dans le premier cas, on applique les sangsues à l'anus ; dans le second il faut saigner du pied. Les remèdes fondans, incisifs et dépuratifs combinés avec les sudorifiques, ont été recommandés par tous les praticiens ; tels sont les sucs d'herbes auxquels on ajoute la terre folliée de tartre et la gomme gayac, le petit lait, qu'*Habutnot* et *Buchan* ont employé avec le plus grand succès ; des bouillons faits avec une once racine de bardane, demi-once de celle de saponaire, deux drachmes de celle d'esquine, demi-poignée feuilles de chicorée, de cresson et de fumeterre : après avoir insisté quelque temps

sur l'usage de l'un ou l'autre de ces moyens, qu'il faut alterner avec les purgatifs doux, on passe aux fondans et aux sudorifiques actifs; les plus usités sont, l'extrait de ciguë, dont l'efficacité a été constatée par les observations de *Storck*, *Fothergill*, *Sarconne* et *Fouquet*. On le donne d'abord à la dose de deux grains, et l'on augmente graduellement jusqu'à une drachme (1). Les préparations antimoniales et mercurielles ne sont pas moins utiles, surtout lorsqu'elles sont unies au savon, si généralement recommandé dans le traitement du rhumatisme chronique. Le Professeur *Fouquet* donne les plus grands éloges à une forte décoction des tiges fraiches de douce-amère, dont la dose est portée graduellement jusqu'à dix onces par jour. Elle est divisée en quatre verres, à chacun desquels on ajoute quelques gouttes de vin stibié. Je ne finirais pas s'il falloit énumérer les remèdes internes qu'on a successivement employé dans le traitement d'une maladie si opiniâtre; il suffira d'observer qu'ils sont tirés de la classe des incisifs, des fondans, des résolutifs et des sudorifiques. Parmi ces derniers, on choisit l'opium, le camphre, la térébentine, le gayac, sa teinture volatile, les alcalis volatils et la tisane des bois.

Lorsque les douleurs sont fixes, on applique les vésicatoires, les ventouses sèches et scarifiées, enfin le moxa sur les parties souffrantes. Les frictions sèches et aromatiques, les fumigations avec le karabé, sont encore des moyens qu'il ne faut pas négliger; les eaux thermales

---

(1) Le Citoyen *Roucher* obtient journellement les plus heureux succès des pilules suivantes. Prenez gomme de gayac demi-once, autant d'æthiops antimonial, extrait de douce amère une once, savon blanc *idem* et s. q. de conserve de fumeterre et de sirop des cinq racines apéritives, leur dose est de quatre grains chaque, on en prend quatre matin et soir, et l'on a soin d'augmenter d'une pilule de deux en deux jours, jusqu'à ce que leur nombre soit monté à vingt-quatre ou trente. Leur effet est aidé par l'usage d'une boisson sudorifique. Voyez sa med. clin. tom. II. p. 76. Si les talens reconnus et la réputation méritée de cet estimable praticien aussi recommandable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit me dispensent de faire son éloge, qu'il me soit permis de lui témoigner les sentimens de gratitude que ses bontés ont su m'inspirer.

sous forme de bain d'étuve et de douche, méritent la réputation dont elles jouissent ; celles de Bagnols, dans le département de la Lozère, triomphent des rhumatismes les plus invétérés ; prises intérieurement, elles produisent des effets merveilleux, lorsque le rhumatisme est dû à un vice psorique.

De la Sciatique.

La sciatique est une espèce de rhumatisme chronique, dont les premières atteintes se font communément ressentir dans l'os sacrum : les malades éprouvent un fourmillement douloureux le long de la cuisse, dont les mouvemens ne tardent pas à devenir pénibles et embarrassés. La douleur se propage souvent le long de la jambe et même jusqu'à l'extrémité du pied en suivant la direction du nerf sciatique ; elle est si vive dans certains cas, qu'elle rend insupportable l'application de tout corps étranger. La sciatique n'est pas accompagnée de fièvre, et les parties affectées ne sont ni rouges ni tuméfiées ; sa marche n'est point régulière et ses attaques n'ont rien de fixe ; les temps pluvieux et variables l'exaspèrent et les froids la ramènent.

On peut appliquer généralement à la sciatique ce que j'ai dit en parlant des causes du rhumatisme chronique. L'habitation des lieux humides, l'impression du froid, la suppression des hémorragies habituelles, et notamment des hémorrhoïdes. Telles sont les circonstances propres à favoriser son développement. Sa cause prochaine est due, suivant *Cotunnius*, à la collection d'un fluide âcre et séreux dans la gaîne du nerf sciatique et de ses troncs principaux. Ce qui rend cette opinion très-probable, c'est que la douleur suit exactement son trajet. D'ailleurs, la méthode curative dirigée d'après cette manière de voir, est suivie de succès trop constans, pour qu'on coure aucun risque en l'adoptant.

Lorsque la sciatique est encore récente, on l'attaque avec succès par la saignée du pied, pourvu que le sujet soit robuste et sanguin. *Cœlius Aurelianus* ne veut pas qu'on la pratique du côté affecté, parce qu'il craint un afflux de sang peu propre à produire l'effet qu'on en attend ;

Cotunnius rejète ces craintes comme n'étant pas fondées. Lorsque les douleurs sont excessives, on applique avec succès trois ou quatre sangsues sur les parties souffrantes ; s'il y a suppression du flux hémorrhoïdal, on les applique à l'anus.

Il existe une grande sympathie entre les extrémités inférieures et les intestins ; aussi *Hippocrate* avoit-il observé que la dyssenterie étoit favorable aux personnes attaquées de sciatique ; c'est d'après ces vues qu'on a employé les lavemens irritans et les purgatifs drastiques, qui attirent la matière rhumatismale vers les intestins et provoquent les hémorrhoïdes, dont l'apparition est si salutaire. Les lavemens seront composés avec deux gros de séné et un grain de tartre stibié. Quant aux purgatifs, qu'il ne faut pas donner sans qu'il existe des signes de gastricité, les meilleurs sont la scammonée, l'aloës succotrin et le mercure doux. Les pilules de *Belloste*, remplissent la même indication ; on peut en prescrire une douzaine de dix en dix jours.

Lorsque la sciatique est ancienne, elle exige d'autres moyens. Le meilleur est l'application d'un vésicatoire sur la tête du peroné ; le nerf sciatique se trouvant à découvert dans cette partie, on évacue aisément la sérosité âcre qui l'irrite. Si la douleur subsiste dans la partie inférieure du pied, on en applique un second au-dessus de la malléole externe, toujours en suivant la direction du nerf. Si les douleurs occupent la partie supérieure de la cuisse, on a recours aux ventouses sèches et scarifiées, aux vésicatoires et au moxa constamment placés sur les parties affectées. La sciatique est quelquefois sous la dépendance d'une fièvre intermittente : dans ce cas, elle ne cède qu'à l'administration du quina combiné avec l'opium.

Il peut arriver qu'il se fasse un épanchement de sérosité dans la gaîne du nerf sciatique poplité interne. Alors, dit *Cotunnius*, les malades se plaignent d'une douleur qui se fait ressentir dans la partie postérieure de la jambe, et ne peut être combattue par l'application du vésicatoire sur la tête du péroné. Comme ce nerf est recouvert d'une grande quantité de muscles, il est impossible de donner issue à la matière qui l'irrite, si l'on n'applique un cautère actuel sur le point de division du grand

nerf sciatique : ce point occupe le milieu d'une ligne tirée d'un condile du fémur à celui qui est opposé. Une pareille opération paraît délicate, mais heureusement il est peu de circonstances qui l'exigent.

Les frictions sur la cuisse et sur la jambe soulagent ordinairement les personnes attaquées de sciatique; mais je pense qu'elles doivent être très-douces. On se sert avec succès de l'huile, du beurre de cacao, ou de la graisse humaine. Il n'est aucun remède qui n'ait été mis en usage contre une maladie si opiniâtre; les uns prescrivent la belladona; d'autres recommandent l'extrait d'aconit, dont l'efficacité n'est pas douteuse lorsqu'il s'agit d'attaquer le rhumatisme chronique (1). Il en est qui ont recours aux bains chauds, mais surtout à la douche des eaux thermales, aux frictions mercurielles, et à une infinité de topiques qu'il seroit trop long d'énumérer. Mais je le répète, le vésicatoire est le moyen curatif par excellence, pourvu qu'on entretienne la suppuration de l'ulcère qu'il a produit, et qu'on ait la constance de l'appliquer plusieurs fois de suite sur les mêmes parties, lorsque les douleurs ne cèdent pas facilement. Les ventouses sèches et scarifiées produisent les meilleurs effets dans cette espèce de sciatique, qui ne s'étend pas au-delà de l'articulation de la cuisse avec le bassin; le moxa est encore plus efficace. Aussi *Hippocrate* l'employoit-il de préférence, comme on peut s'en convaincre en lisant son livre *de affectionnibus, chap. 8. t. 7. p. 629 : si in unum aliquem decubuerit dolor et constiterit, neque medicamentis expellatur urito quocumque loco dolor extiterit, sed lino crudo inurito.*

Le cautère, qu'on ne doit jamais appliquer sans avoir épuisé tous les moyens que l'art peut fournir, est souvent utile dans la sciatique, comme dans les autres espèces de rhumatismes chroniques.

---

(1) On le prescrit d'abord à la dose d'un grain, incorporé dans suffisante quantité de sucre et on le porte graduellement jusqu'à vingt.

FIN.

PROFESSEURS.

LES CITOYENS,

GASPARD-JEAN RENÉ, *Directeur.*

C. L. DUMAS	*Physiologie, Anatomie.*
J. A. CHAPTAL.	*Chimie.*
A. GOUAN	*Botanique, Matière médicale.*
J. N. BERTHE	
J. B. T. BAUMES	*Pathologie, Nosologie, Météorologie.*
P. LAFABRIE	
A. L. MONTABRÉ.	*Médecine opérante.*
V. BROUSSONET	
H. FOUQUET	*Clinique interne.*
J. PETIOT	
J. POUTINGON.	*Clinique externe.*
A. MEJAN.	
J. SENEAUX	*Accouchemens, Maladies des Femmes, Éducation physique des Enfans.*
J. M. J. VIGAROUS	

VIREYQUE, *Conservateur.*